

Décors victoriens

Didier Prioul and Georges-Pierre Léonidoff

Number 38, Winter 1988

Splendeur du mobilier victorien

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18709ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Prioul, D. & Léonidoff, G.-P. (1988). Décors victoriens. *Continuité*, (38), 22–25.

DÉCORS VICTORIENS

par Didier Prioul
et Georges-Pierre Léonidoff

Meubles ouvragés, plantes exotiques, drapés, velours, brocarts parent les demeures bourgeoises du siècle dernier. Une ambiance combien propice à la rêverie...

Il est des domaines dont l'investigation promet d'être fructueuse; la notion de confort est de ceux-là. Elle s'offre comme un véritable champ de fouilles pour l'histoire du goût au XIX^e siècle. Aujourd'hui, on explore du regard les souvenirs de famille devenus des documents d'étude. Avouons-le, on ressent malgré soi un certain malaise à pénétrer dans ces derniers retranchements de l'intimité. Mais, bien vite, une autre impression plus forte encore efface la première: le XIX^e siècle aime paraître. Regardons les intérieurs qu'il s'est composé pour nous en convaincre. Le confort, c'est cela aussi.

DE L'AMBIANCE

Dès lors, vouloir en donner une définition simple, «*c'est comme essayer de décrire un oignon*», pour reprendre l'éclatante comparaison de Witold Rybczynski: «*Vu de l'extérieur, ce n'est qu'une simple forme sphérique. Mais l'apparence est trompeuse car un oignon possède aussi plusieurs peaux.*»¹ Décor et confort sont intimement liés; en outre, les deux reposent sur l'aisance matérielle. Grande et moyenne bourgeoisies occupent le devant de la scène, laissant les côtés à la



petite et les coulisses à la majorité de la population: les pauvres. Le contraste est frappant entre les intérieurs réduits au minimum vital qui, non seulement persistent mais se multiplient en milieu urbain, et ceux qui bénéficient des innovations technologiques accordant une place prépondérante au confort physique. Un autre volet, le confort visuel, pour être moins patent n'en est pas moins réel. Il se cultive à travers les innombrables guides et encyclopédies d'a-

ménagements intérieurs – certains réédités durant plus de trente ans – qui mettent à la portée de tout un chacun ce qui était le privilège du petit nombre. Mais, avant d'être un concept, le confort est une réalité qui se vit, une ambiance totale.

Katherine Jane Ellice lit-elle *Le Rouge et le Noir*? Souhaitons que non car Stendhal aime les images fortes. En découvrant soudain que «*la paix des champs est ... un enfer*», elle ne pourra s'empêcher de sursauter. Assurément, la quiétude du salon du manoir de Beauharnois en sera troublée. Car, loin de Londres et à l'écart de Québec, tout concourt ici à traduire l'harmonie estivale. Les housses en toile de lin, rayée blanc et ardoise, recouvrent bergère et canapé d'angle en passant par le jeté de table. C'est là un usage du XVIII^e siècle, qui persiste notamment dans les résidences d'été. Le panier et le nécessaire à ouvrage sont à portée de main, l'oiseau en cage profite de la légère brise qui gonfle les rideaux en mousseline de la pièce voisine, les parterres du jardin sont en pleine floraison et garnissent les surtouts. N'oublions pas le piano! En 1838, il est déjà un ingrédient majeur du bien-être. Dans des intérieurs entièrement repensés, il deviendra à lui seul un symbole de l'éducation et du confort victoriens. À Beauharnois, nous sommes encore à l'aube de bien des bouleversements. Ceux qui concernent la réorganisation des espaces intérieurs viennent en premier lieu.

UN INTÉRIEUR COMPARTIMENTÉ

Le XIX^e siècle va s'imposer comme règle d'or de concevoir des pièces plus petites s'articulant autour de couloirs et de halls qui les desservent à chacun des étages où elles se situent. Salle à manger, salon, boudoir, fumoir, bibliothèque et chambre se présentent comme des unités à destination bien définie. L'entreprise est avant tout pratique: les vastes pièces en enfilade, mal chauffées et pleines de courants d'air, sont désormais choses du passé. La proposition, introduite au siècle précédent et voulant que l'usage d'un lieu commande sa fonction, est inviolable. Par voie de conséquence, on constate une tendance au regroupement. Ainsi, le rez-de-chaussée réunit à la fois la salle à manger, contiguë à l'office et communicante avec le salon, une bi-



Annie Morrice, mère du peintre James Wilson Morrice, dans la bibliothèque de la demeure familiale. Ayant bâti sa fortune dans le textile, David Morrice fit construire une maison rue Redpath à Montréal en 1871. (photo: Archives Notman, Musée McCord)

Katherine Jane Ellice, épouse du secrétaire particulier de Lord Durham, eut le temps de laisser une image paisible de la vie au domaine familial de Beauharnois, avant qu'elle ne soit perturbée par l'arrivée des patriotes en novembre 1838. (K.J. Ellice, aquarelle, Archives publiques du Canada/C-13384)



Entre 1861 et 1864, Sir Hugh Allan commanda à l'architecte John William Hopkins un manoir sur les pentes du mont Royal. Dès lors, un nom à lui seul évoqua la splendeur de la haute bourgeoisie montréalaise: Ravenscrag. (photo: Archives Notman, Musée McCord)

bibliothèque, parfois un fumoir. C'est à ce niveau que s'affiche le caractère officiel de la maison (réceptions, rendez-vous et repas d'affaires). Il va sans dire que toutes les attentions lui sont dues: décor et ameublement deviennent de véritables armes parlantes du confort matériel et de leur propriétaire. En outre, quoi de plus significatif que le hall d'entrée? Tel une plaque tournante, il contient les indésirables, introduit les visiteurs occasionnels et conduit les intimes à l'étage. Véritable domaine privé, ce dernier regroupe les chambres, le boudoir et la salle de bain.

La maison bourgeoise en milieu urbain est donc conçue sur le principe d'un clivage par niveaux. Le trait caractéristique en est bien l'espace affecté à la domesticité. Le sous-sol – parfois une aile de la maison – est réservé aux pièces de service: cuisine, caves à légumes et à charbon, cellier, buanderie. Les chambres du personnel, si elles se voient au sous-sol, occupent généralement les combles, allant de pair avec le grenier. Est-il besoin de rappeler que deux mondes coexistent tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la maison? À première vue, riches et pauvres, maîtres et serviteurs ne vivent pas l'amélioration des conditions de vie de la même manière...

LA TECHNOLOGIE DOMESTIQUE

L'intérieur de la maison bénéficie au premier chef des innovations technologiques. Dès le début du XIX^e siècle (1801), certaines maisons de Montréal possèdent déjà l'eau courante et sont desservies par un réseau d'aqueduc et d'égout. Bien qu'embryonnaire, celui-ci commence à se développer vers la fin des années 1820: des systèmes sanitaires complets – baignoire et water-closet disposant de l'eau chaude – équipent plusieurs maisons bourgeoises de Montréal et de Québec (vers 1860, la plupart détiendront ce genre d'installation). Le



chauffage central apparaît également vers le milieu du siècle. Le système à air chaud connaît le plus de diffusion: une chaudière à charbon, installée au sous-sol, le dispense dans les planchers et les murs au moyen d'un réseau de gaines. Dès lors, les foyers n'ont plus qu'un rôle d'appoint et diffusent plus d'ambiance que de chaleur.

L'éclairage au gaz s'impose progressivement: vers la fin des années 1830 à Montréal, après 1850 à Québec. Si l'électricité supplante peu à peu le gaz vers 1880, l'éclairage demeure toutefois mixte au début. Soulignons quelques découvertes qui sont autant de preuves tangibles du confort au quotidien: réfrigérateur, machines à laver et à coudre se

rencontrent de plus en plus fréquemment dans les demeures bourgeoises. Ces transformations créent des exigences nouvelles. Dorénavant, l'aménagement intérieur du XVIII^e siècle appartient au passé.

Mais retournons un instant dans le salon de Katherine J. Ellice. En 1838, il est coutumier de voir une table ronde occuper le centre de la pièce, comme on apprécie d'en avoir une en permanence devant le canapé. Progressivement, la table devient le point central autour duquel s'articulent les sièges. Ces modifications apparaissent vers 1800 et préparent les changements futurs qui vont culminer au milieu des années 1880 dans l'image traditionnelle du «look victorien»:



un intérieur encombré où règne la confusion. Toutefois, les innovations sont rarement une rupture brutale avec le passé. Cela se vérifie aussi à Beauharnois où la distribution des sièges, plus timide, est encore largement tributaire des murs.

Dès 1833, John Claudius Loudon avait déjà tendu la toile de fond du décor à venir. Selon lui, chaque pièce possède non seulement une fonction particulière mais aussi un équilibre interne: le salon et la chambre à coucher arborent un caractère féminin alors que la bibliothèque est le domaine masculin par excellence. Quant à la salle à manger, elle reçoit un décor «massif et simple», d'allure avant tout masculine. Sur la base de ces critères, bien des variantes sont possibles.

Dans un premier temps, au courant des années 1860, l'unité d'ensemble demeure. Autrement dit, l'espace de circulation à l'intérieur de la pièce se perçoit d'emblée et domine sur le mobilier. Malgré tout ce qu'il peut avoir d'exceptionnel, le salon d'apparat de Ravenscrag exprime cette caractéristique. Plafond, murs et meubles s'harmonisent en un tout néo-rococo. La subtilité des intérieurs d'époque Louis XV fait toutefois place à la surcharge: profusion des ors et des boiseries; sièges lourdement ornés, probablement recouverts d'une brocette bleue. L'aristocratie du coffre-fort, telle qu'épinglée par Balzac, y trouve pleinement l'expression de son confort visuel.

Dans le courant des années 1870, la clarté s'efface progressivement pour faire place, vers 1880, à une ambiance plus sombre. Le massif domine: acajou, chêne et noyer lambrissent la maison de Lord Mount Stephen. La salle à manger, avec son buffet néo-Renaissance, est une enveloppe bien fermée. Les chaises pesantes sont montées sur roulettes, associant ainsi le monumental au mobile. Sinon, comment naviguer dans ces intérieurs où les divans prennent des allures d'hippopotames alanguis?

LE RÈGNE DE L'ORNEMENT

C'est la grande époque du recouvrement. Au triomphe du papier peint – manufacturé à grande échelle depuis le milieu des années 1860 – s'ajoute celui du tissu. Vers 1885, et ce jusqu'à la fin du siècle, la chaleur du nid douillet, pour paraphraser une image de l'époque, passe par le drapé. Il absorbe tout: de la fenêtre à la portière, du manteau de cheminée à la table d'appoint. Les abat-jour eux-mêmes semblent échappés d'un opéra bouffe. Mais attention! N'y voir qu'un symbole oppressant, c'est faire fausse route. C'est ne pas tenir compte d'une composante essentielle du confort victorien: l'ornement. La table guéridon pour la plante verte, au pied de la chaise longue où repose Anne Morrice, est plus qu'un simple support. C'est l'enchâssement de l'ornement mauresque dans l'éclectisme de la pièce. Affirmation de l'exotisme d'un côté, ouverture sur la nature de l'autre: palmier et fauteuil en rotin symbolisent les deux. Finalement, la conclusion du siècle est logique: il s'est créé une ambiance où la rêverie prend le pas sur la conversation, apanage du XVIII^e siècle. Sous les dehors de la complexité, il sut non seulement allier confort physique et visuel, mais les rendre indissociables. À cet égard, nous en sommes toujours les dépositaires.

1) Traduction libre de l'auteur. Voir: Rybczynski, Witold. *Home. A Short History of an Idea*. New York, Viking Penguin Inc., 1986.

Didier Prioul est historien d'art, Université Laval.

Georges-Pierre Léonidoff est architecte et ethnologue, CELAT, Université Laval.